

Tu m'as
faic de Feu





CHAPITRE I



Ianaya posa les mains sur ses hanches, le regardant d'un air mécontent.

— Tu vas traîner encore longtemps, Orhan ?

Le jeune homme éclata de rire et leva une main en signe de reddition.

— Ça va, grande sœur, j'abandonne. Laisse-moi reprendre mon souffle !

La femme, grande et élancée, la peau cuivrée tannée par le soleil, les cheveux noirs flottant au vent et ses yeux sombres à moitié plissés, le foudroya du regard.

— Et si tu utilisais ta magie si puissante, sang de Djinn ?

— Oh là ! Tu sais que ce n'est pas comme ça que ça marche ! Je ne suis pas une machine de guerre comme toi !

— Les autres nous attendent pendant que tu trainailles.

— Ianaya, tu es un monstre.

— Le monstre, c'est toi.

Orhan éclata de rire à nouveau, baissant les mains pour les regarder. Son sourire s'effaça dès que la femme se tourna à nouveau pour continuer à avancer.

Le sang des Djinns. Il le portait comme un stigmate, visible aux yeux de tous. Visible sur sa peau, bleue comme le ciel de jour qui laisse lentement place à la nuit. Visible à ses cheveux, blancs de naissance, et aux reflets non pas dorés mais bleutés que le soleil jetait dessus. Visible enfin à ses yeux, entièrement rouges, l'iris simplement un peu plus sombre, fendu par une pupille qui n'avait rien d'Humaine.

Visible enfin, à la magie qui coulait dans ses veines. Il avait appris avec la vieille sorcière de son village de naissance les voies des anciens, avant que les Esprits des Mirages, les Elfes, ne viennent la chercher, et qu'il ne la revoie plus jamais. Les symboles complexes sur ses épaules lui permettaient de la manipuler à sa guise, ou du moins dans la mesure où il pouvait l'utiliser. La sagesse ancienne des nomades du désert n'était certes pas forcément la magie des Djinns, encore qu'il ne sache rien de son mystérieux père, le fameux Djinn qu'avait rencontré sa mère. En attendant, il avait fait sienne la culture de sa famille Humaine, à défaut de savoir quoi que ce soit sur son géniteur. Personne ne connaissait les Djinns et tout le monde les craignait. On les disait facétieux et prompts au changement d'idée. On les disait aussi forts, très forts, plus fort qu'une armée.

Et lui s'essouffait à monter une dune que sa sœur, totalement humaine, grimpait d'un bon pas et sans même ralentir le rythme.

Avec un soupir, il reprit la route. Comme le disait Ianaya, on l'attendait. Les autres avaient besoin de lui. Il était le chef d'un camp d'inadaptés, de rebuts et de voleurs, qui ne tenaient que par la sympathie mais aussi la crainte qu'il leur inspirait, lui, l'enfant du Djinn Vandaar.

Il trottina derrière Ianaya pour rattraper la femme qui avait ralenti le pas, voyant qu'il ne suivait pas. Les commentaires acides de sa sœur, très peu pour lui. Il posa les mains sur ses genoux une fois arrivé à sa hauteur, reprenant son souffle, puis regarda en direction de l'oasis avant de faire la grimace.

— C'est quoi ce bordel ?

— L'armée du Prince Shaytan, je dirais. Tu n'as pas écouté les rumeurs en ville ?

Orhan soupira.

— Il ne s'arrêtera que quand il sera mort, celui-là. Il n'y a que du désert par ici, pourquoi il passe sa vie à se battre pour quelques arpents de sable en plus.

Ianaya ne tourna pas les yeux vers lui, les gardant fixés sur l'oasis et les hommes en armes qui y faisaient boire leur chevaux, et s'affairaient à monter les

tentes. On aurait dit qu'on avait donné un coup de pied dans une fourmilière. Heureusement, les chevaux du frère et de la sœur étaient bien cachés, dans un bosquet un peu à l'écart et que les troupes du prince guerrier n'avaient pas encore colonisé.

— On le dit possédé par un démon, fit-elle d'un ton plat.

— N'importe quoi. Les démons ça n'existe pas.

— Si je ne t'avais pas sous les yeux je dirais la même chose des Djinns.

— Sérieusement, Ianaya...

— Je l'ai vu, une fois.

— Le Prince ?

— Non, le démon.

— Qu'est-ce que tu...

Elle le coupa, se dirigeant vers le bosquet en l'arrêtant d'une main levée.

— Peu importe le Prince Shaytan. Nous n'avons ni Dieu ni maître, c'est toi qui l'as dit. On ne va pas se mettre à craindre les démons. Les Djinns ne craignent pas les démons.

Il hésita, puis hochait finalement la tête.

Ianaya n'avait pas connu son père plus que lui. Leur mère était une femme que tout le monde croyait folle, et qui survivait comme elle pouvait, parfois en vendant ses charmes. Puis elle avait rencontré le Djinn. Orhan se souvenait à peine d'elle. Elle les avait abandonnés lorsque les gens avaient commencé à poser trop de questions sur le Djinn Vandaar, le père d'Orhan. C'était Ianaya et la vieille sorcière du village qui l'avaient élevé.

Lorsque les Esprits des Mirages avaient emmené la vieille Aïma, sous prétexte que leurs Dieux l'avaient ordonné, lorsqu'ils lui avaient jeté ce regard supérieur, prétendant qu'ils reviendraient bientôt pour lui, pour le bien du plus grand nombre, il avait décidé qu'il ne se soumettrait plus à aucune loi, et surtout pas la leur. Il était le fils du vent et des flammes, il était l'âme du désert, en ses veines coulait le sang des Djinns et ses pieds foulaient le sable depuis qu'il était né. Il n'avait pas à se soumettre à des dieux étrangers. Et il n'avait pas à se soumettre à un roi étranger.

Ou à un démon.

— Sérieusement, Ianaya, tu l'as vraiment vu ?

— Qui ?

— Le démon. Il ne devait pas être très discret...

— Il portait l'apparence d'un Humain. Mais ses yeux ne pouvaient pas me tromper.

— Ses yeux ?

— Il n'y a que les démons pour avoir ce regard.

Sans broncher alors que des gardes passaient à portée de voix, et se contentant de sa cacher calmement et de baisser le ton, elle continua.

— Il a un regard qui glace l'âme.

— J'aimerais bien voir un regard qui glace l'âme, répliqua-t-il en l'imitant.

— Non, tu n'aimerais pas.

Une fois la patrouille passée, elle se dirigea vers son cheval, le calmant avec de doux murmures. Orhan en profita pour sonder son esprit non entraîné. C'était indiscret au possible, mais il n'était pas particulièrement poli et discret. Il retint un mouvement de recul lorsqu'il vit les yeux dorés et glacés dont sa sœur avait parlé. Elle lui jeta un regard accusateur, conscient qu'il l'avait espionnée, mais se contenta d'enfourcher sa monture et de l'éperonner, l'ignorant royalement, et le laissant, piteux, essayer de la rattraper.

Bien sûr, elle ne desserra pas les dents du trajet, mais il l'avait cherché. Personne n'aimait qu'on fouille dans sa tête. Mais au moins Ianaya avait-elle l'habitude qu'il le fasse. Elle ne lui cachait d'ailleurs rien d'important, rendant l'exercice généralement ennuyeux au possible, et se protégeant ainsi de la manière la plus efficace qu'il soit.

Car malgré sa grande taille et sa carrure solide – probablement un cadeau du Djinn, vues les silhouettes élancées de sa mère et de sa sœur – Orhan n'avait que dix-huit ans et, on le lui avait dit, tous les défauts de la jeunesse. Les rues, puis les responsabilités, l'avaient fait grandir plus vite, mais il avait gardé

des travers, et une insouciance à la limite de l'inconscience. Ianaya disait qu'il avait de la chance qu'elle soit là. C'était le cas la plupart du temps. Des fois elle était juste une peste.

Les sentinelles avaient à peine eu le temps de les apercevoir qu'ils quittaient l'oasis à pleine vitesse en direction du Refuge. Quand bien même les soldats auraient décidé de les prendre en chasse – et ce n'était pas le cas – le frère et la sœur connaissaient comme leur poche cette partie du désert, et semer d'éventuels poursuivants n'était pour eux qu'une simple formalité.

Ils s'engouffrèrent dans une grotte dans le flanc de l'un des sommets rocheux qui affleuraient dans la zone, sans ralentir l'allure mais goûtant à la fraîcheur trop courte des tunnels, avant d'émerger dans un cirque à ciel ouvert où s'étendait le camp. Des tentes disparates le parsemaient, accentuant son apparence de bric et de broc.

Orhan prit la tête de son petit équipage et passa la barricade de fortune où veillaient deux jeunes voyous écrasés par le soleil, et dont la vigilance laissait à désirer. Heureusement que les montagnes leur offrait un abri suffisant. Une armée envahissant les grottes se ferait entendre et mettrait le campement en alerte.

Des cris suivirent le jeune homme alors qu'il poussait son étalon bai en direction de la tente du médecin. Il mit pied à terre, imité par sa sœur, et sortit de la selle du cheval les herbes que celui-ci avait demandées. Il s'engouffra dans la tente tandis que Ianaya s'occupait des chevaux, et de vérifier que tout se passait bien dans le camp.

Orhan était peut-être considéré comme le chef mais il était trop insouciant pour gérer tant de personnes, et s'il les avait tous ralliés sous sa bannière, c'était bien sa sœur qui s'occupait de faire tourner les choses et respecter une certaine discipline dans le camp. Et puis de toute façon, gérer tant de monde était trop fatiguant pour une seule personne.

Ayyal, le vieux médecin, se dirigea vers lui, lui prenant le sac d'herbes médicinales des mains sans un mot, avant d'aller sur son établi de fortune faire une quelconque décoction en marmonnant. Vouûté par l'âge et des chagrins

dont il ne voulait pas parler, le médecin du camp gardait une vigueur certaine, et Orhan savait parfaitement que s'il se plaignait de ses rhumatismes, c'était plus pour la forme que par gêne véritable.

Ayyal passa la main sur son crâne chauve et fit signe à Orhan de s'éloigner, marmonnant dans une langue connue de lui-seul. Le jeune homme ne discuta pas et se dirigea vers l'autre occupant de la tente. A peine visible à l'intérieur sombre et moite du logis du médecin se trouvait une paillasse, sur laquelle reposait la raison de leur dernière expédition. Ils avaient recueilli l'homme à moitié mort dans le désert. Un membre du Peuple des Mirages. Il l'avait couvert de sa cape et seuls Ayyal et lui savaient qui était l'étrange blessé. La dernière chose dont ils avaient besoin c'était d'attirer l'attention malvenue des Esprits des Mirages, même s'il n'était pas question de laisser mourir l'étrange jeune homme... enfin, il avait l'air jeune mais il était difficile de donner un âge aux Elfes.

En plus de sa déshydratation, le blessé avait une plaie infectée au flanc et était pris d'une forte fièvre qui le rendait délirant, empêchant Orhan de chercher dans son esprit la raison de sa présence. Tout ce qu'il savait, c'était que l'étranger avait une peur panique de son propre peuple. Raison de plus pour ne rien dire de sa présence. Avoir un Esprit des Mirages parmi eux serait un atout considérable pour protéger leurs quelques mages de l'attitude paternaliste et donneuse de leçon de ceux qui disaient agir au nom des Dieux du Bien en enlevant tous ceux qui pratiquaient la magie. Le Peuple des Mirages n'était pas le bienvenu dans son campement.

Il passa la main sur le front de l'homme. Il délirait toujours. Impossible de comprendre son nom au milieu de ses visions.

— Tu vas pouvoir le sauver, Ayyal ? demanda-t-il en découvrant la blessure toujours infectée sur le flanc de l'Esprit.

— Qu'est-ce que tu crois que je suis en train de faire, gamin ?! Tiens prends-ça.

Il lui tendit un petit bol rempli d'une décoction encore plus puante que le lourd parfum d'encens qui couvrait – mal – l'odeur de l'infection, et à l'apparence tout sauf engageante.

— Euh... Merci ?

— Mets-en sur sa blessure. Ça limitera l'infection. Si sa fièvre tombe quand je lui donnerai le remède, il vivra.

Bien conscient qu'il avait bien mieux à faire que de discuter, Orhan plongea les doigts dans la bouillie pâteuse et en passa généreusement sur la blessure – presque aussi rebutante – de l'Esprit. Il bougea, gémit, mais tout ce qui sortait de son esprit, c'étaient des visions de terreur, des dragons, une fuite effrénée et des sangs bleus et rouges mêlés.

Evidemment, Orhan n'avait pas pu résister à la curiosité. Il savait très bien qui avait le sang bleu, il avait lui-même le sang bleu. Le sang des Djinnns. Qui qu'il soit, l'Esprit pourrait peut-être lui parler du peuple de son père. Et il avait beau dire qu'il se fichait du Djinn Vandaar, il voulait en savoir plus sur son héritage.

Une fois le bol vide, il le tendit à Ayyal, réprimant une moue dégoûtée. Celui-ci récupéra son dû et lui fit signe de filer d'un geste agacé de la main.

— Reviens demain. S'il respire encore, il sera sauvé.

— Euh, mais si...

— Ne discute pas, fais.

— Je te rappelle que je suis censé être le chef ici, Ayyal !

Le regard que lui jeta le médecin le fit soupirer, mais il tourna les talons et quitta la tente.

Avoir de l'autorité sur un ramassis de voyous ignorants était une chose, mais abuser un vieux briscard comme le médecin en était une autre et il avait renoncé à se faire respecter par l'ancien, qui de toute façon rôlait sur tout le monde sans distinction de puissance, d'ethnie, de race, de sexe ou d'éducation.

Avec un nouveau soupir de frustration, sa curiosité toujours pas assouvie, il attrapa une cape dans sa tente et quitta à nouveau le camp, sans cheval cette fois. Il était le sable et il était le vent. Il était le feu et le désert. Il n'avait pas besoin d'un cheval pour se déplacer au cœur de son domaine. Et espionner les armées du Prince Shaytan, à défaut d'être utile, pourrait au moins tromper son impatience. Et qui sait, avec un peu de chance, peut-être pourrait-il voir le démon.

